

# Marie Darrieussecq

## Tom est mort

Tom est mort. J'écris cette phrase.

Ça fait dix ans que Tom est mort. Dix ans maintenant. Mais la date ne s'est pas inscrite au fer rouge, comme on dit. Quand Tom est mort j'étais dans une période où, justement, je ne savais plus très bien quel jour on était. Pour mon mari ce n'est pas pareil. La date s'est inscrite au fer rouge dans sa tête, dit-il. Sa vie a basculé autour de cette date. Moi aussi ma vie a basculé. Mais ce ne sont pas les mots que je dirais.

Par exemple, les dates de mes enfants, de mes autres enfants, il faut que je réfléchisse. J'ai tendance à mélanger, mes enfants sont tous nés au printemps, comme ceux des loutres ou des koalas ou des diables de Tasmanie, ou de beaucoup d'autres animaux, je cite les animaux qui m'intéressent. Mai, juin. La saison des anniversaires. C'est bientôt. J'ai envie d'écrire : si nous sommes encore en vie. C'est une phrase qui me venait souvent après la mort de Tom. Je la disais comme une découverte, pas vraiment stupéfiante, mais comme une évidence que j'ignorais jusque-là. Si nous sommes toujours en vie. Ensuite j'ai dit la phrase par conviction. Je l'ai dite aussi par provocation, je ne la dis plus, ça blesse les gens. Et puis c'est devenu un tic, un tic de pensée, ça terminait mes raisonnements, mes phrases mentales, tous mes projets (les projets étaient revenus. Nous avions découvert ça aussi : que les projets pouvaient revenir, que nous en étions à nouveau capables).

J'ai essayé les thérapies, les groupes de parole, et Tom ne m'a pas été rendu. Même ça : refuser de faire le deuil, ça fait partie du travail, c'est codifié par des graphiques. Quand on est en deuil, on a du travail, même si on ne veut pas du tout le faire. Pour ça, mon mari était comme moi. Et si je commence ce cahier, c'est peut-être parce que lui et moi on en est au même point maintenant, pour une fois au même point en même temps. Synchrones. C'est lui qui dit ça, nous sommes synchrones. Presque ensemble.

Le deuil qu'ils décrivent est un processus naturel qui me dégoûte. Une digestion. On entre dedans et on avance, qu'on le veuille ou non, comme à travers une série de boyaux. La mort de Tom passe à travers nos corps. On n'a pas fini, je ne dis pas qu'il faut dix ans. Je ne dis rien. Est-ce que je souffre moins qu'avant ? Le plus et le moins, je ne sais pas. Peut-être que je souffre moins souvent. La mort de Tom est une bête qui relève la tête de temps en temps, un dragon avec des soubresauts, et la terre se soulève, sa tête se dresse. Une géographie créée par une bête, dans nos cerveaux. On dit « répliques » après un tremblement de terre.

Je ne dis pas qu'il faut dix ans. Tom avait quatre ans et demi, ça dépend de quoi ? De l'âge, du temps passé ensemble ? Du genre de mort ? Là aussi il y a des courbes, des niveaux. Et des

phrases qui circulent. Il faut quatre saisons. Il faut toute la vie. Il faut la moitié du temps passé ensemble - une phrase qu'on dit pour les veufs et les veuves. Un bébé vit deux heures et ses parents mettent une heure à s'en remettre ? Les enfants morts, c'est incommensurable. C'est pour ça, je n'ai rien à dire. La mort des enfants. Elle précède la mort des parents, alors plus rien ne se calcule, plus rien ne tient debout. Le monde à l'envers. Les groupes de parole, au moins, ça permettait de voir les autres, les autres endeuillés, la tête qu'ils faisaient, et de proférer ensemble des propos incohérents que personne d'autre n'écoute.

Mon mari, Stuart, il est vraiment contre les groupes de parole, mais je ne voulais pas parler de ça. Cet enfant, nous l'avons fait tous les deux, dit-il. Dans « fait » il entend aussi porté, engendré, il porte Tom et sa douleur. Rien de biologique dans ce qu'il dit, rien de mâle ou de femelle, que du parental. Le deuil, ce mot même, que j'ai accepté parce que c'est un beau mot, qui me fait penser à œillet, à glaïeul, des fleurs de deuil - le deuil se fait comme un enfant. Nous avons toujours trois enfants, Tom, Vince, et Stella. Vince, Stella, et Tom.

\*

J'ai quarante-cinq ans et cet enfant a occupé quatre ans et demi de ma vie, plus neuf mois. Je ne sais pas ce que ça veut dire.

La mort de Tom ne confirme ni n'infirmes rien. Elle n'entre dans aucun système. La mort de Tom ne m'a rien appris. J'ai désappris. Je ne suis même pas une autre. Ma mélancolie, elle, a trouvé sa forme, ma mélancolie de jeune fille, ma mélancolie d'avant. « Tu le savais », dit ma mélancolie. Ce ricanement, souvent.

Avant il s'appelait Tom Winter, maintenant il s'appelle Tom est mort. Il est mort depuis bien plus longtemps qu'il n'a été vivant. Mon petit garçon mort. Je ne dis pas que j'aie gardé la raison.

J'ai parfois l'impression que Tom est exactement au milieu de ma vie. Comme si je l'avais eu à vingt ans. Un avant et un après aussi longs. Je le porte, au milieu de ma vie. Je le porte au milieu de ma vie et il habite là, dans une enclave, un creux.

\*